Le verre de la guerre

La tempérance des soldats de l'An II et la sobriété des archives

One for the war! A story of teetotal French Revolution soldiers and of sober archives

Das Glas des Krieges. Die Mäßigkeit der Soldaten des Jahres II und die Enthaltsamkeit der Archive

Georges Bischoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1129>

DOI : 10.4000/alsace.1129

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 97-108

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « Le verre de la guerre », *Revue d'Alsace* [En ligne], 137 | 2011, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1129> ; DOI : 10.4000/alsace.1129

Le verre de la guerre

La tempérance des soldats de l'An II et la sobriété des archives

À boire et à manger. Les historiens moissonnent les archives, mais n'y vendangent pas souvent. À preuve, l'enquête un peu frustrante menée à l'occasion du présent numéro de la *Revue d'Alsace* sur l'approvisionnement en vin des soldats de l'An II et des armées révolutionnaires stationnées le long du Rhin entre 1792 et 1800.

Le sujet semblait plutôt facile, dans la mesure où l'on disposait d'excellents travaux sur les subsistances des civils et des militaires pendant la période considérée : il suffit d'évoquer Henry Brunschwig, Robert Werner, Félix Ponteil et Fernand Lhuillier pour retrouver la patte de leurs maîtres, ceux-là même qui avaient donné le jour aux *Annales d'Histoire économique et sociale* en 1929. Terrain bien balisé, donc, et doté de tout l'arsenal statistique afférent : mercuriales, relevé des stocks, correspondance et enquêtes de tout poil ; le moindre biscuit de munition est répertorié par les services de l'intendance. On se situe dans une logique prévisionnelle, celle des denrées qu'il est possible de conserver en opérant les ajustements qui conviennent. Ce qui n'est pas le cas des produits de l'élevage. En 1793, des troupeaux entiers sont razzés et périssent misérablement aux abords de Strasbourg.

La distribution et la consommation des boissons s'inscrit dans un registre semblable et différent : en effet, le vin, la bière, les eaux de vie sont des produits fragiles, issus d'une transformation relativement complexe. Ils sont chers, et, apparemment, superflus si on en reste à leur fonction désaltérante. Mais ils acquièrent une autre valeur à partir du moment où on leur reconnaît un apport calorique – 1 litre de vin oscille entre 800 et 1000 Kcal, un litre de bière, la moitié – et quand on prend en compte leurs vertus euphorisantes. En temps de guerre, la Madelon et Madame Thérèse font la force des armées : elles sont les fées d'une victoire dont les héros ont soif.

Dans le contexte obsidional qui est celui de l'Alsace révolutionnaire, à la fois menacée et menaçante, la problématique ne se réduit pas seulement

au binôme production et consommation : elle possède une dimension passionnelle. Les garnisons du temps de paix – 20 000 à 30 000 hommes – dont la présence s'était répercutée par l'extension du vignoble du XVIII^e siècle, ont fait place à des armées en campagne, mouvantes, et des effectifs bien plus élevés. Début 1793, l'armée du Rhin comprend 31 501 soldats en première ligne, et 29 046 autres en réserve. Strasbourg accueille 7 789 combattants, et le camp de Plobsheim en renferme 6 290. Pour le chef-lieu du Bas-Rhin, cela représente un quart d'habitants en plus, des jeunes gens dans la force de l'âge.

Bien qu'elle soit assez pauvre, l'imagerie les décrit sous un jour peu flatteur : les soldats de la République sont vêtus de guenilles et fort mal équipés ; la miche empalée sur la baïonnette et la cuiller passée dans la ganse du bicorne vont de pair avec la bouteille, le *loyala* emprunté aux vignerons ou la gourde bricolée dans une calebasse.

Si l'on s'en tient aux chroniques ou aux livres de raison, la période révolutionnaire n'a rien à voir avec les très riches heures du vignoble alsacien : les années sont médiocres sur tous les plans, qualité et quantité. À l'exception de 1795, ou plutôt, de l'an IV – on notera que le calendrier républicain, qui s'ouvre en vendémiaire, coïncide merveilleusement avec celui de la viticulture –, pour laquelle on dispose d'un relevé précis des surfaces plantées en vigne et de la production de celles-ci, à l'échelle du Haut-Rhin¹, on est forcé de s'en tenir à des indications ponctuelles, souvent très pessimistes. Les méfaits de la météorologie sont régulièrement invoqués – en plaine, les inondations du printemps de 1792 ou 1793 sont fatales (ce qui tombe plutôt bien eu égard à la mauvaise réputation de ces terroirs dont on dénonçait l'extension, et qu'on avait commencé d'arracher dans la foulée des cahiers de doléances de 1789²). Mais peut-on évaluer les effets des transformations institutionnelles et, plus encore, de la nouvelle conjoncture politique ? Quelle corrélation établir entre des petites récoltes et l'évolution du marché ? Lucien Sittler considère que « le commerce du vin se désorganisa complètement par suite des troubles révolutionnaires et des événements militaires » et leur attribue le détournement de la clientèle suisse ? Quant on écrit que « presque toutes les caves sont vides », comme c'est le cas en 1797, ou quand on proclame, deux ans plus tard, que « les neuf dixièmes des habitants du canton (de Ribeauvillé) seront pour l'année prochaine réduits à l'eau », doit-on rire ou pleurer ? François-Joseph Wührlin

1. MULLER (Claude), *Chronique de la viticulture alsacienne au XVIII^e siècle*, Riquewihr, 1993, p. 240-241. Voir aussi LICHTLÉ (Francis), « Le commerce du vin à Kaysersberg de 1789 à 1799, *Annuaire des quatre sociétés d'Histoire de la vallée de la Weiss*, 1989, p. 63-66 et les autres travaux de ces deux auteurs.

2. WOLFF (Christian), *Riquewihr, son vignoble et ses vins à travers les âges*, Ingersheim, 1967, p. 55.

rapporte que l'argent coule à flot dans son village d'Hartmannswiller au moment même où le maximum est censé corseter les prix, en 1793.

La liberté défendue par les soldats de l'An II est celle qui a naguère brisé les privilèges et les corporations – et supprimé les dîmes, soulignons-le fortement–. Les transactions commerciales ne passent plus par l'intermédiaire des gourmets, dont le système est mis entre parenthèses entre 1793 et 1800. Les règles ancestrales qui encadraient la récolte sont abattues sans état d'âme : à Turckheim, les autorités révolutionnaires suppriment « le système despotique » selon lequel la vendange s'échelonnait cantons par cantons, à l'avantage des propriétaires de vignes situées sur l'ensemble du ban. Il est désormais possible au « pauvre sans-culotte » de couper ses grappes quand elles sont mûres, sans attendre le feu vert de la communauté.

L'histoire de ces mesures n'a pas encore été faite, mais on peut facilement en saisir le sens : en 1821, à l'issue des guerres de la Révolution et de l'Empire, un rapport considère que le vignoble surdimensionné de 1789 s'est encore accru d'un tiers pour satisfaire aux besoins nouveaux³.

Si ces derniers sont assez faciles à quantifier, il n'en est pas moins vrai qu'ils posent un certain nombre de problèmes techniques ou économiques. D'abord, en termes de logistique, puisqu'on se trouve sur la ligne de partage (ou de confluence) de la bière et du vin. Peut-on parler de concurrence ? Les brasseries ont l'avantage de la proximité des garnisaires, mais dépendent du marché de l'orge, et donc, virtuellement, du pain. La bière nourrit, mais, somme toute, ne stimule pas vraiment les ardeurs guerrières.

Par sa variété, cépages, vinification, millésimes, le vin a un rôle différent (que ne procurent qu'imparfaitement les alcools blancs) : il désaltère, quelle que soit sa qualité, mais aussi, gratifie, récompense et rassemble selon les circonstances. Quand Goetschel Bloch, volontaire d'un bataillon du Haut-Rhin au siège de Mayence, au printemps 1793, écrit à sa famille que les habitants lui offrent à boire, cela a un sens particulièrement fort : n'est-il pas, ou n'était-il pas, doublement étranger dans ce pays, en tant que membre d'une armée d'invasion, et en tant que juif sans doute peu habitué à de telles faveurs ? Dans l'autre sens, lorsque le pasteur de Vendenheim accueille à sa table le général Pichegru et son état-major, leur « faisant parfaitement les honneurs d'un excellent vin du Rhin qu'il se félicitait d'avoir caché aux Allemands, parce qu'ils en boivent trop »⁴, cela peut s'assimiler à un acte de patriotisme sélectif : quelques jours plus tôt, en

3. MULLER (Claude), *Alsace. Une civilisation de la vigne du VIII^e siècle à nos jours*, Colmar, Editions Place Stanislas, 2010, p. 179.

4. NODIER (Charles), *Œuvres complètes*, Paris, 1832-1837, t. IX, Souvenirs et portraits, Saint-Just et Pichegru, p. 90.

novembre 1793, les coalisés de Wurmser – l'ancien seigneur des lieux – étaient encore sur place.

L'histoire de ces instantanés reste à faire : il ne s'agit pas d'anecdotes, mais de signes. Pour les comprendre, il faut les rapporter à une situation inverse faite de violence, de pillages, de beuveries, et, partant il faut dépouiller les registres de justice. Le nœud de l'affaire est ce qui fait la force des armées, la discipline. À cet égard, il est utile de se reporter au *Prône civique et militaire pour les citoyens militaires composant la garnison de Strasbourg* prononcé en juillet 1793 à la cathédrale de Strasbourg par le citoyen Laurent, vicaire épiscopal du Bas-Rhin, au moment où parviennent les nouvelles de l'offensive ennemie vers les lignes de la Lauter, c'est-à-dire, de l'invasion de l'Alsace⁵.

« Braves guerriers, il m'est superflu de dire à des François : soyez valeureux ! mais je dois vous dire : soyez Chrétiens... Le soldat chrétien ne sera donc violent ni envers l'ennemi, ni envers les peuples alliés ou neutres, ni à l'égard de ses concitoyens. Il saura de même garantir sa valeur de la débauche qui la perd ou la dégrade. » Ce discours à rebrousse-poil des représentations courantes répond-il à des vœux pieux, ou à une réalité insuffisamment mesurée par les historiens ? En d'autres termes, la vertu républicaine et la religion des droits de l'homme relayent-elles la morale religieuse, y compris dans les pires moments de la terreur ? Ce que dénonce le prédicateur strasbourgeois relève d'une assez large palette de transgressions, mais il est clair que l'alcool est en ligne de mire. « La débauche et l'intempérance, en affaiblissant le corps, altèrent dans la même proportion la vigueur de l'âme. Un corps énérvé par les excès se prête peu aux opérations difficiles et périlleuses ; une âme usée par les passions tente difficilement de grandes choses, ou du moins y réussit rarement⁶. »

Mais quid du terrain ? La description de soudards avinés fait partie des *topoi* de l'exécration. On applique les mêmes mots aux ennemis de l'autre camp, chouans gorgés de muscadet ou sans-culottes ivres de sang. Là encore, insistons-bien, on se situe dans une logique qui est celle de l'action, d'un temps court, mémorable parce qu'exceptionnel. Les servitudes de la vie militaire stipulent d'autres comportements, qui sont ceux du quotidien, et pas nécessairement de l'oisiveté.

5. BNU, Strasbourg, M 6158, imprimerie Levraut, 1793.

6. Le moralisme de ce discours peut se comprendre en creux ou en relief. Les hommes de la Révolution ont deux mots à la bouche : liberté et vertu. Sont-ils contradictoires, et, corrélativement, comment s'articulent-ils l'un à l'autre, en relation avec les antonymes que sont la licence et le vice. Faut-il y voir des injonctions verbales, sur un fond de désordre ? Ou une forme de sécularisation de la morale chrétienne ? On en aura un bel exemple dans le règlement des débits de boisson de la Wantzenau, adopté en 1790, à un moment où le curé jureur Marin Eberlé est l'homme fort de la municipalité (Cf. *La Wantzenau, Centenaire de la Caisse mutuelle de dépôts et de prêts* Strasbourg, 1982, p. 65).

C'est dans cette optique qu'il convient d'étudier les approvisionnements des troupes stationnées dans les villes ou dans les camps militaires⁷.

La première remarque a trait à l'existence d'un marché libre dont les autorités ne se préoccupent guère, si ce n'est dans un cadre général, comme celui du Maximum. Le 14 vendémiaire de l'an II (7 octobre 1793), l'introduction de celui-ci⁸ établit une hiérarchie fort instructive : une bouteille de vin blanc représente deux paires de knacks (*knackwurst*) à la campagne, et trois paires à la ville ; elle équivaut à deux ou trois harengs saurs et à une livre de fromage « façon Munster ou Géromé » (ultérieurement proscrit pour sa teneur en matière grasse « contre révolutionnaire »).

Le tarif publié à l'automne 1793 donne l'échelle des différentes boissons

Le Maximum dans le département du Bas-Rhin (octobre 1793)

Tarif des boissons		La mesure		La bouteille	
		À la campagne	En ville	À la campagne	En ville
Vin blanc ordinaire	1793	12 £	15 £	10 s	15 s
Vin blanc ordinaire vieux	1792, 91, 91	15 £	18 £	15 s	1 £
Vin rouge ordinaire 1 ^{ère} qualité		20 £	23 £	1 £ 5 s	1 £ 10 s
Vin rouge ordinaire de 2 ^e qualité		16 £	1 £	19 £	1 £ 5 s
Vins du Haut-Rhin			x + 6 £		x
Eaux de vie 1 ^{ère} qualité		64 £	3 £ 10 s	64 £	
Eaux de vie de 2 ^e qualité		48 £	3 £	48 £	3 £
Eaux de vie du Languedoc (1 ^{ère} qualité)		150 £	7 £	150 £	7 £
Eaux de vie du Languedoc (2 ^e qualité)		100 £	5 £	100 £	5 £
Bière		7 £	10 s	7 £	10 s

Ce tableau appelle plusieurs remarques.

Ainsi, les vins rouges sont plus chers que les blancs, comme ceux des années précédentes, réputés meilleurs. « Les vins crus du département du Haut-Rhin seront payés en ville 6 l par mesure en sus du maximum fixé par les districts respectifs du Haut-Rhin, sans hausser le prix de

7. Il existe peu de travaux de qualité sur la question, et une révision des guerres révolutionnaires reste à faire. On soulignera d'autant plus l'intérêt du travail de Lise POMMOIS, *Les deux passages du Rhin par l'armée de Rhin et Moselle (Gambesheim, La Wantzenau, Strasbourg) et le siège de Kehl*, Société d'Histoire... du Ried nord, 1997, notamment p. 23 et suiv. et p. 321 et suiv.

8. AD Bas-Rhin, 6 L 88.

la bouteille, pour tenir lieu aux cabaretiers des frais de transport & bénéfice », ce qui signifie que le transport représente au moins un tiers du prix final du produit, une plus-value considérable qui n'est pas modulée par la proximité (au désavantage d'une ville comme Sélestat). On précise que « Tous les autres vins plus vieux, gentils & étrangers, ainsi que ceux dits de Champagne & Bourgogne étant envisagés comme des objets de luxe ne seront pas taxés », ce qui pose d'emblée la question des cépages nobles, non spécifiés ici (si ce n'est sous l'appellation générique « gentils »), et, bien entendu, des flacons venues d'autres régions. En 1789, la relation du pillage du château de l'abbé de Murbach à Guebwiller mentionnait une belle collection de bouteilles des vignobles nommés plus haut, ou d'origine encore plus lointaines, y compris du sud de l'Espagne.

La typologie des eaux-de-vie suggère une production de masse, ou, du moins, à deux niveaux, ainsi qu'une filière d'importation lointaine. Compte tenu de la distance, le schnaps languedocien a sans doute des caractéristiques très différentes de son homologue indigène⁹ mais on s'étonne de ne pas rencontrer de spiritueux distillés dans un rayon plus proche. Faut-il y voir plutôt des vins cuits ? Le mode de conditionnement n'est pas la mesure (qu'il faut identifier à l'*ohme*, soit une cinquantaine de litres), mais la *forte* dont la subdivision, le *pot* correspond à 1/20, la même proportion que pour l'alcool local.

Enfin, comme on le voit, la bière n'est pas vraiment bon marché. On peut se demander si on la trouve à la campagne (ce dont on peut douter), et, corrélativement, si les quantités débitées sont aussi importantes. Les historiens connaissent mal ses fluctuations, et, d'ailleurs, ne disposent guère de série complète des prix pratiqués pendant la période. Pour le vin, si l'on se fie aux estimations de l'abbé Hanauer, les années révolutionnaires seraient effectivement un âge d'or, avec un doublement des prix entre 1789 et 1797¹⁰, ce qui renvoie une nouvelle fois au nerf de la guerre.

Peut-on évaluer la consommation théorique d'un combattant ? « On achètera au compte de la nation du vin en assez grande quantité de manière que chaque homme ait sa bouteille de vin » proclame-t-on pendant les grandes chaleurs de l'été 93 pour remonter le moral de la garnison de Strasbourg¹¹. Une bouteille ? Si on admet l'équivalence avec le *mass*, et le ratio 24 pots pour une mesure, on approche de deux litres par tête¹² ?

9. ESCHBACH (Paul), *Les eaux-de-vie d'Alsace et d'ailleurs*, Strasbourg, COPRUR, 1992.

10. HANAUER (Auguste), *Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne*, Paris, 1878, t. 2, p. 337 (à Mulhouse, l'hectolitre passe de 17 fr. à 34 fr, à Châtenois, de 14 à 39).

11. AD Haut-Rhin, L 517, 26 août 1793.

12. HUGGLE (Ursula), OHLER (Norbert), *Masse, Gewichte und Münzen*, Bühl/Baden, 1998, p. 25 et suiv.

Au même moment, un appel d'offre destiné aux fournisseurs des grandes places-fortes du Rhin donne des chiffres impressionnants : 158 220 pintes de « vin blanc potable » pour Fort-Louis, 259 300 pour Neuf-Brisach et 61 460 pour Huningue¹³. Comme la pinte correspond à 0,93 litres, Neuf-Brisach abrite 2 411,50 hectolitres de liquide et peut donc remplir 120 000 « bouteilles ». Concrètement, cela fait 2 000 hommes pendant deux mois, si on raisonne en termes de rotation des stocks. Mais ces calculs sont loin d'être pertinents. Quand on les met en relation avec les autres denrées disponibles dans cette place forte, on constate, par exemple, que les réserves de lard fumé sont de l'ordre de 58 320 livres, près de 30 tonnes métriques, et celles de mouton – sur pied –, de 64 800 livres, ce qui rejoint bien le chiffre précédent en retenant une ration quotidienne d'une demi-livre de viande (ce qu'on sait par d'autres sources), mais ne rend probablement pas compte de la réalité. Les magasins contiennent toutes sortes de denrées comestibles – trois fois 32 400 livres de haricots, de pois et de fèves, 6 480 livres de gruyère –, ou non-comestibles, 8 640 pipes en terre avec leur réserve de tabac, 1 320 gamelles de bois (mais pas de verres ou de gobelets, à moins de leur attribuer une certaine polyvalence), 550 « petits barils » (des *loyalas*?). Les 17 200 paires de bas et les 17 200 paires de souliers brisachois, qui sont 10 540 à Fort-Louis et 10 760 à Huningue, permettent de chauffer, théoriquement, quelque 6 000 soldats pendant un an, si l'on se conforme aux prescriptions de la loi du 2 fructidor an III, qui leur donne une longévité de quatre mois.

Comme on le voit en empruntant ce petit détour, les données des archives ne sont pas évidentes. Il faut distinguer le fourniment pour les troupes de passage, l'entretien de la garnison du temps de paix et les réserves liées à une situation de siège. Les tonneaux livrés à Neuf-Brisach répondent plutôt à une telle préoccupation. À Huningue, un rapport de mars 1793 signale une déperdition de 4,5 p. 100 par rapport aux quantités de vin présentes sur les états, mais on ne s'en inquiète nullement « vu la buë des tonneaux, le coulage de certains, les transvasemens et le déchet ordinaire des vins »¹⁴. On peut raisonnablement penser que les 2 418 108 pintes d'eau-de-vie de lie de 18 à 20 degrés programmés pour les trois places-fortes de Vauban ressortissent de cette même logique¹⁵.

13. AD Haut-Rhin, L 517.

14. *Ibid.*

15. HALTER (Alphonse), *Neuf-Brisach, le chef d'œuvre inachevé de Vauban*, Strasbourg, Nuée Bleue, 1992, p. 120. En février 1794, par crainte d'un siège, Neuf-Brisach reçoit de nouvelles livraisons de 1 000 mesures de vin du pays, 200 mesures d'eau-de-vie, 400 mesures de vinaigre qui s'ajoutent à 40 quintaux de beurre, 600 quintaux de légumes, 1 600 quintaux de viande salée, 300 quintaux de lard. La mesure est l'*ohme*, le quintal, 100 livres. Les valeurs sont du même ordre qu'un an plus tôt, ce qui suggère l'hypothèse de renouvellement important. Il y a alors 1 600 civils.

Ces remarques conduisent à s'interroger sur d'autres moyens d'approvisionnement, hors de l'armée proprement dite. À Neuf-Brisach encore, un relevé de l'an VI indique les noms de vingt-quatre auberges ou cabarets qui peuvent loger des soldats. Il n'est pas difficile de comprendre que ce sont eux qui étanchent les gosiers des militaires, ou, du moins, complètent les rations officielles. Pour autant qu'on puisse le dire, l'ordinaire des repas relève de l'administration de la guerre, tandis que les suppléments sont pris en charge à titre individuel, grâce à la solde dont c'est la raison d'être ; le même système a cours dans d'autres institutions, hôpitaux et prisons. À Strasbourg, les prisonniers de guerre autrichiens astreints à résidence à l'hôtel Darmstadt – l'ancienne résidence des princes de Hesse-Darmstadt, actuel hôtel de ville strasbourgeois – sont traités comme leurs homologues français – une livre et demie de pain, une demi-livre de bœuf frais – et on leur donne de l'argent de poche « pour leurs autres besoins comme légumes, eau-de-vie, bière, tabac, etc.¹⁶ ». Quelques semaines plus tard, les suspects strasbourgeois incarcérés dans le même bâtiment se verront confisquer « tous les objets de gourmandise, tels que pâtés, confitures, sirops, liqueurs, vins étrangers, vin de champagne, de bourgogne [qui] seront saisis et apportés au Comité de surveillance qui en fera un emploi patriotique »¹⁷.

Ces mesures de rétorsion pourraient prêter à sourire si elles n'avaient pas lieu dans un climat de guillotine : à l'automne 1793, quand l'ennemi déferle dans les campagnes de l'Outre-Forêt, assiège Landau et Fort-Louis et n'est plus qu'à deux heures de marche de Strasbourg, à La Wantzenau, où il demeure du 26 octobre au 18 novembre, l'outrance est une sorte de contrefaçon d'ivresse. La rumeur bourdonne là où elle peut : « Il doit se trouver une grande cave remplie de vin appartenant au ci-devant clergé, dans la maison du ci-devant curé de Saint-Etienne, ce vin doit être entre les mains d'un nommé Hirn qui doit y demeurer... », déclare le citoyen Marx, qui a surpris une conversation suspecte¹⁸, mais ces dénonciations ne sont pas vraiment courantes. Des patriotes plus zélés devancent les proclamations vengeresses et offrent à leurs défenseurs quelques bonnes bouteilles ou la piquette de leurs tonneaux¹⁹. On en cite en exemple. Les réquisitions existent à coup sûr, mais faut-il les interpréter comme des actes de pillages ? Pas sûr : le 28 brumaire de l'an II, les représentants du peuple Lémane et Baudot annoncent que « les vins des riches de Strasbourg sont mis en réquisition pour le service des hôpitaux militaires de cette

16. *Courrier de Strasbourg*, mercredi 17 juillet 93, p. 678. Ces 150 prisonniers destinés à un échange sont traités d'une manière exemplaire à des fins de propagande.

17. [ULRICH (André)], *Recueil de documents authentiques pour servir à l'Histoire de la Révolution à Strasbourg*, alias *Livre bleu*, Strasbourg, 1795, t. II, p. 209.

18. *Livre bleu*, t. II, p. 259, le 1^{er} novembre 1793.

19. AD Bas-Rhin, 1 L 1393 : un état des dons patriotiques est réalisé le 28 prairial de l'an II.

ville ». Douze braves sans-culottes nommés par la société populaire de Strasbourg sont chargés « de faire, cette nuit, les visites domiciliaires et de prendre les mesures qu'ils jugeront convenables... », étant bien entendu que ces prélèvements forcés vont donner lieu à des quittances en bonne et due forme et seront indemnisés selon le Maximum en vigueur²⁰. Au demeurant, ce n'est pas pour satisfaire les besoins des combattants valides qu'on arrête ces dispositions, ni pour étancher les caprices des commissaires politiques ou des chefs militaires, mais pour remonter le moral de ceux qui souffrent ou qui travaillent durement²¹. Ainsi, quand le maire Monet invite l'administration à faire remettre contre paiement à la disposition du citoyen Jund, aubergiste, quatre mesures de vin « qui seront employées au repas qui sera servi aux défenseurs de la patrie blessés, à l'occasion de la fête du 25 messidor de l'an II »²² ou huit jours plus tard, lorsqu'il fait remettre la même quantité de vin aux ouvriers requis « pour les travaux du temple de la Raison », en l'occurrence, pour aménager la cathédrale en vue d'une cérémonie du même ordre. On connaît des prescriptions du même tonneau à l'usage des travailleurs de l'arsenal, des terrassiers ou des blessés qui s'entassaient dans les lazarets, mais on peut difficilement les inscrire au passif de la Révolution. Une enquête plus approfondie aiderait sans doute à quantifier la chose, qui nous paraît plus proche de l'exception que de la règle.

L'esquisse qui vient d'être crayonnée ici exige un complément d'information. C'est un apéritif. Elle fait apparaître les enjeux d'une historiographie qui balance entre la chronique locale et la fresque, sans s'arrêter, ou mieux, sans pouvoir s'arrêter aux croisements de l'économie, de la politique et de la société. L'histoire du vignoble est d'abord celle du marché du vin, c'est-à-dire d'une logistique adaptée à une consommation de masse. Elle est soumise aux aléas de la conjoncture, mais elle relève aussi de la psychologie. En ouvrant le dossier des années révolutionnaires, on s'étonnera d'abord du peu d'intérêt que leur ont porté les historiens de la viticulture, pourtant très attentifs aux évolutions du siècle des Lumières²³. On aura l'impression, curieuse, d'une sorte de parenthèse un peu fade entre deux apogées virtuels ou plutôt, d'une sorte d'éclipse de tradition. Devra-t-on privilégier la thèse inverse, celle d'un âge d'or brouillé par des recompositions plus heureuses que douloureuses. Quelle est, au fond,

20. AD Bas-Rhin, 6 L 97.

21. AD Haut-Rhin, L 517 : Lacoste et Milhaud demandent la fourniture de vin et d'eau de vie aux ouvriers qui réparent les pontons du port de Colmar et de l'Ill.

22. AD Bas-Rhin, 6 L 69 : registre des délibérations du Conseil général de Strasbourg, n° 42 486 et 43 092.

23. Cf. MARX (Roland), « Les paysans et la Révolution », *Histoire de l'Alsace rurale* sous la dir. de Jean-Michel BOEHLER, Dominique LERCH et Jean VOGT, Strasbourg, Istra, p. 293-304.

l'incidence véritable des transferts de propriété, de l'abolition des dîmes et d'autres redevances, de la liberté du commerce, de la pression militaire ou de l'émigration? Enfin, quid de l'imaginaire, qui est le ressort de l'action? En 1792, les pages alsaciennes de la *Description des départements de la France* de Joseph La Vallée bégayent encore les vieux refrains de Sébastien Munster ou de l'intendant de la Grange sur la richesse de la région et le caractère de ses habitants : « S'ils ont l'amour du travail, ils n'ont pas la tempérance qui, pour l'ordinaire, l'accompagne. Ils se livrent facilement aux défauts de l'ivresse »²⁴.

24. LA VALLE (Joseph) et BRION (Louis), *Description...*, Paris, automne 1792.

Résumé

Le verre de la guerre. La tempérance des soldats de l'An II et la sobriété des archives

Les historiens du vignoble ne se sont guère intéressés à la Révolution française. À leurs yeux, le chapitre qui s'ouvre en 1789 n'a rien à voir avec les très riches heures du Moyen Âge, de la Renaissance et de l'Ancien régime : il voit sombrer des institutions séculaires – les seigneurs, les corporations, l'organisation communautaire – et se traduit par la fermeture des marchés traditionnels ; ses lendemains sont médiocres.

Pourtant, ce jugement mérite d'être nuancé : les guerres de la Révolution et de l'Empire dynamisent la production tout en opérant des reclassements durables. C'est peut être un apogée.

Zusammenfassung

Das Glas des Krieges. Die Mäßigkeit der Soldaten des Jahres II und die Enthaltbarkeit der Archive

Die Historiker des Weinbergs hatten kaum Interesse für die französische Revolution. In ihren Augen hat das Kapitel der Geschichte, das 1789 aufgeschlagen wird, nichts gemein mit den sehr segensreichen Zeiten des Mittelalters, der Renaissance und des Ancien Régime: es sieht Institutionen, die Jahrhunderte überlebt haben, verfallen, die Grundherrschaft, die Zünfte, die Verwaltungen der Gemeinden. Die Folge ist, die traditionellen Märkte gehen verloren. Der Blick in die Zukunft ist trübe.

Dennoch, dieses Urteil darf nicht allzusehr verallgemeinert werden. Die Kriege der Revolution und das französische Kaiserreich bringen neuen Schwung in die Produktion und schaffen dauerhafte neue Klassifizierungen. Vielleicht ist das sogar ein Höhepunkt.

Summary

One for the war! A story of teetotal French Revolution soldiers and of sober archives

Wine historians have shown little interest for the French Revolution. They consider that this new page in history is not possibly related to the rich heritage of the Middle Ages, the Renaissance and the old régime: it means the death of centuries-old institutions, such as the aristocracy, corporations or social organization and the end of traditional markets, with rather bleak prospects.

And yet this statement has to be qualified: the revolutionary and Empire wars did boost the production, while operating lasting changes. It may suggest that it actually reached a climax.